

« Yambi »

Une sélection de documentaires et de fictions très diversifiés,
centrée sur le thème de l'Afrique noire.

N'hésitez pas à vous informer dans votre bibliothèque locale.
Bonne lecture à vous !

Liste des ouvrages présentés

Dans la colonne « Type », D = Documentaire ; F = Fiction.

<i>AUTEURS</i>	<i>TITRE</i>	<i>TYPE</i>	<i>page</i>
ADAM, Gérard	L'arbre blanc dans la forêt noire	F	2
BEYALA, Calixte	Comment cuisiner son mari à l'africaine	F	2
BLANCHARD, Pascal (...)	L'Afrique, un continent, des nations	D	2
CROS, Marie-France (...)	Géopolitique du Congo	D	3
DEROO, Éric	L'illusion coloniale	D	3
ILBOUDO, Monique	Le mal de peau	F	4
KESTELOOT, Lilyan	Soundiata, l'enfant-lion	F	4
KOUROUMA, Ahmadou	Yacouba, chasseur africain	F	4
LOOS, Pierre et BUCH, Pierre	Congo : itinéraire d'une passion : album de photos	D	5
LOPÈS, Henri	Le pleurer-rire	F	5
MABANCKOU, Alain	Verre cassé	F	6
MICHEL, Thierry, et al.	Congo river	D	6
MUDIMBE, Valentin-Yves	Entre les eaux	F	7
NGOYE, Achille	Ballet noir à Château-Rouge	F	7
OYONO, Ferdinand	Une vie de boy	F	8
RIVA, Silvia	Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa	D	8
SELLIER, Marie	L'Afrique, petit Chaka	F	9
TSHIBANDA, Pie Wamuela Bujitu	Un fou noir au pays des Blancs	F	9
TSHITUNGU KONGOLO, Antoine	Aux pays du fleuve et des grands lacs	D	10
WABERI, Abdourahman A.	Aux États-Unis d'Afrique	F	10
WEULERSSE, Odile	Épaminondas	F	11



ADAM, Gérard. *L'arbre blanc dans la forêt noire : roman.* Bruxelles : Labor, 2004. (Espace nord ; 197), 867 p.

Ghislain Desaive, jeune médecin de 27 ans, arrive à Vonzo en Afrique centrale,, pour y remplacer un confrère. Il y est accueilli par le Père Dochain, responsable de la mission de la petite ville, qui facilitera l'intégration, manifestation souhaitée d'ailleurs, du médecin, avide de comprendre et d'apprécier. Il mettra tout en œuvre pour « prendre ses marques » dans ses nouvelles fonctions et accompagner au mieux patients et stagiaires qui lui sont confiés. Et il prendra goût à sa vie dans une région qui lui paraîtra très attachante et qu'il devra quitter, en catastrophe, bien malgré lui, en raison de turbulences politiques dramatiques dont le souvenir lui restera sans doute à jamais pénible...

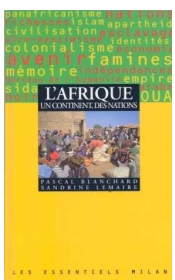
Ce premier roman de l'auteur publié dans le courant des années 1980 est un véritable roman-fleuve. Ses 816 pages le rendent d'entrée de jeu un peu délicat à conseiller, bien que la « lecture » réalisée par Jean-Claude Kangomba, qui suit le texte, en définisse très justement les lignes de force. Pourtant seule la longueur est de nature à justifier une éventuelle réticence, car le texte, pour riche qu'il soit, reste servi par une langue toujours accessible où alternent très heureusement récit, description et réflexion. L'auteur situe l'action sur un territoire qu'il connaît bien puisqu'il y a lui-même effectué une mission de coopération en qualité de médecin militaire. Son héros témoigne du choc de deux mondes, atténué sans doute par un esprit d'ouverture manifeste (p. 35). L'on sent dans ses propos, une grande humanité a priori pour les Noirs que ceux-ci soient des patients, comme la vieille Tembele, des stagiaires, comme Kiaku, avec qui il travaille, des gens qu'il rencontre, tel Binda Pasi, le sculpteur. Le jeune médecin n'a-t-il pas été coulé dans le même moule qu'Émile Muller, dont l'action nous est connue par les photos de l'album *Congo : itinéraire d'une passion* de P. Loos ? Les divergences de vues entre le médecin et les colonialistes qu'il rencontre, n'en prennent que plus de relief (p. 81) et font penser à ce dont témoigne le roman de F. Oyono, alors que l'action se déroule ici après les indépendances ! Très vite Desaive, lui, se sent sur une longueur d'ondes très proche de celle des Africains, ce qui ne l'empêche pas de stigmatiser l'organisation sociale contestable du pays : les universitaires noirs vivent et exercent dans des quartiers privilégiés, quand ils ne quittent pas le pays pour faire carrière à l'étranger, alors que l'aide humanitaire est assurée dans les régions les plus pauvres par des organismes internationaux (p. 128). C'est ce constat-là qui a amené J. Bonjawo à inviter les Africains à se prendre eux-mêmes en charge pour sortir du cercle vicieux dans l'ouvrage commenté ci-dessous. Les descriptions de paysages sont, par ailleurs, souvent somptueuses : la nature poétique du vocabulaire constitue en tableaux, les vastes espaces que le médecin traverse et contribue à rendre l'ouvrage très agréable à lire. Aussi, le seul conseil avisé à donner au lecteur, consiste à lui recommander de se hâter lentement pour savourer ce roman lumineux d'un bout à l'autre de son volume impressionnant : il en vaut la peine !



BEYALA, Calixthe. *Comment cuisiner son mari à l'africaine : roman.* Paris : Albin Michel, 2000, 165 p. [Cameroun]

Ce roman s'ouvre sur les mots « Il était une fois », caractéristiques des contes. Et pourtant, celui-ci ne totalise que trois pages. Insignifiant ? Oh, que non ! Car il confère toute sa substance à cet ouvrage où le récit de l'héroïne, noire, bien sûr, qui en est directement inspiré, est entrelardé de recettes de cuisine... africaines. Elles lui reviennent de son passé et prennent une place de premier choix dans un présent séduisant, à telle enseigne que la cuisine en arrive à jouer un rôle déterminant dans le processus de séduction mis en œuvre par Aïssatou.

Voici sans doute le roman le plus délicieux d'un auteur qui est par ailleurs l'une des plus dignes représentantes actuelles de la littérature africaine au féminin. Mais ce n'est certes pas l'ouvrage le plus caractéristique d'un écrivain qui a engrangé plusieurs prix littéraires. Celui-ci, distrayant, sans prétention, fait la part belle à l'observation du rapport homme-femme, qui est soutenue par une solide dose d'humour et d'autodérision : l'héroïne a envie de séduire et veut mettre tous les atouts dans son jeu, quitte à se tromper lourdement, ce qu'elle reconnaît avec une simplicité désarmante ! Et elle a décidé de sortir des sentiers battus pour en revenir à une technique culinaire éprouvée, ce qui l'amène à nous communiquer une vingtaine de recettes plus exotiques les unes que les autres, avec une allégresse non dissimulée : du dolé à la viande et aux crevettes, en passant par le poulet aux citrons verts, les gambas aux épices, le jus de gingembre pour ne citer que quatre exemples bien alléchants... Voici au moins une manière de nous montrer que la cuisine africaine ne se réduit pas aux seules feuilles de manioc, mais peut, elle aussi, aligner des plats savoureux. On aurait aimé que l'ouvrage en propose un index en fin de volume pour les retrouver plus aisément. Il n'empêche : ils feront les délices des animateurs désireux de proposer à leur public occidental, une sensibilisation concrète à des repères africains ou des touristes ravis de retrouver des plats qu'ils auront peut-être goûtés au cours de l'un de leurs voyages. Tenté(e) ? Alors, n'hésitez plus un instant : à vos casseroles !

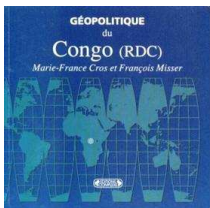


BLANCHARD, Pascal et LEMAIRE, Sandrine. *L'Afrique, un continent, des nations.* Toulouse : Milan, 1997. (Les essentiels ; 70), 64 p.

Ce petit ouvrage commence en force : dès la première double page, il affiche la manifeste ambition d'en terminer avec la vision étriquée que se font de l'Afrique, bon nombre d'Occidentaux. Fidèle à l'esprit de la collection, il présente d'abord les repères géographiques et culturels du continent, avant de s'intéresser aux perspectives principales et aux enjeux.

Clair, synthétique mais dénué de toute simplification hâtive, ce petit opuscule définit les axes à l'intérieur desquels s'inscrit la problématique africaine d'aujourd'hui, beaucoup plus complexe que ne l'admettent les

Occidentaux la plupart du temps. C'est là un ouvrage intéressant dans la mesure où il montre les responsabilités respectives des différents groupes en présence, tout comme celui d'Eric Deroo, préoccupé par une perspective historique de nature à expliquer bien des dérapages, et présent dans la sélection de base, ou encore celui d'Alain Gresh, soucieux de montrer comment aujourd'hui encore les rapports sont biaisés, et cité, lui, dans les ressources complémentaires. Cet ouvrage est prioritairement destiné aux jeunes à partir de 15 ans, mais il conviendra également à de nombreux adultes à qui il servira d'entrée en matière à une meilleure connaissance de l'Afrique. Petit bémol toutefois : comme il a été publié en 1997, il ne suffira pas pour comprendre et faire le point sur des questions d'actualité, (problème du Darfour au Soudan qui connaît une grave crise humanitaire depuis 2003, par ex.). Espérons que les éditions Milan auront à cœur d'en prévoir une mise à jour — l'ouvrage est aujourd'hui épuisé — dans la mesure où les deux auteurs continuent à publier régulièrement l'état de leurs recherches sur le sujet. et ne sont donc certainement pas à cours d'informations actualisées.

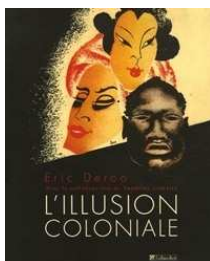


CROS, Marie-France et MISSER, François. *Géopolitique du Congo (RDC)*. Bruxelles, Complexe, 2006. (Géopolitique des états du monde ; 12), 142 p.

Les auteurs situent le pays et son rôle sur le continent, précise les éléments typiques de l'identité congolaise, ainsi que les particularismes de ce gigantesque pays, avant de s'intéresser plus étroitement à la vie politique et aux relations extérieures, comme le veut l'esprit de cette collection fort intéressante, consacrée à plusieurs pays.

Le sommaire placé en tête de l'ouvrage atteste d'une démarche claire et facile à suivre pour le lecteur désireux d'être informé rapidement mais justement. Les auteurs ne se bornent pas à exposer des faits ou des constats mais ils mettent les traits saillants en relief et aident ainsi le lecteur à donner du sens aux informations transmises et à se construire une représentation plus correcte de la réalité que celle souvent véhiculée par le grand public, peu soucieux d'affiner ses perceptions. Le vocabulaire utilisé pour ce faire est d'un abord aisé. On sent les auteurs, journaliste et correspondant de presse, habitués à donner une information de qualité dans ces termes accessibles au plus grand nombre. Plusieurs cartes bien utiles viennent ponctuer la réflexion. Ce petit ouvrage est imprimé en noir et blanc avec l'appoint d'une gamme de verts qui contribuent à rendre la mise en page attrayante : les titres et de nombreux cadres d'informations complémentaires y recourent, les marges de gauche et de droite accueillent des notes dans cette couleur. Une chronologie, de 1879 à nos jours, épingle les principaux repères à connaître pour apprécier l'évolution de la situation du pays. Un glossaire liste des expressions caractéristiques tandis qu'un index organisé en trois volets (sélection des pays cités, noms de personnes, et liste des noms géographiques) avec les passages les plus importants repris en caractères gras, s'avère très précieux pour retrouver les indications les plus diverses. Une bibliographie bien étoffée et une liste de sites électroniques complètent l'ensemble. Cette monographie a donc toutes les allures d'un incontournable pour qui cherche une vue de synthèse sur l'évolution du Congo depuis l'indépendance, mais surtout au cours des dernières années. Elle a, de surcroît, l'avantage d'être récente et agréable à lire...

DEROO, Éric. *L'illusion coloniale*. Paris : Tallandier, 2005, 221 p.



Malgré les indépendances accordées à tous ces territoires, africains et autres, qui ont fait les beaux jours de la métropole française, l'auteur est bien forcé de constater que la grande majorité des gens continue très souvent à penser les rapports à ces nations dans des termes guère éloignés de la mentalité coloniale. Réalisateur de nombreux documentaires pour FR3 et Arte entre autres, il a ici voulu tordre le cou à toutes les formes d'une illusion, entretenue consciemment ou non.

Désireux de comprendre comment sont survenus ces dérapages dans la relation à des populations qui ont leur dynamique propre et qui fonctionnent avec des paramètres différents, É. Deroo remonte au siècle des Lumières, source même de la manière de voir les colonies, et en revient par six tranches chronologiques successives auxquelles il donne chaque fois un titre plus qu'évocateur. Il insiste sur la fascination à l'origine de l'intérêt pour des univers inconnus, supposés sauvages, et donc à civiliser d'urgence ! Il met le doigt sur des éléments qui ont incontestablement favorisé cette méconnaissance réciproque des enjeux (goût pour un exotisme factice, conviction du rôle à jouer dans des territoires « vierges », certitude de vastes marchés et ouverture économique « facile »,...). La colonisation est racontée aux Français de France comme une épopée merveilleuse qui ne peut que soutenir la déformation des faits et les amène ainsi à répondre aux sollicitations par des attitudes inadéquates qui ne rencontrent en rien les besoins des colonisés et déclenchent chez ces derniers, reproches et amertume. Ce raisonnement d'une grande lucidité et d'une exigence intellectuelle certaine, s'appuie sur de très nombreux documents, largement reproduits. Ces illustrations, hautes en couleur, dont beaucoup sont détournées, empiètent sur le texte, le refoulent et assurent un dynamisme certain à la mise en page, relativement chargée de ce fait, mais cette variété documentaire abondante garantit un intérêt réel à l'ouvrage. Un professeur, un animateur, soucieux de proposer une perspective complète, pourrait ajouter à cette étude diachronique, une analyse synchronique, actualisée, comme celle proposée dans *l'Atlas du Monde diplomatique*, dont la référence est renseignée dans les sélections complémentaires qui suivent. Bon à savoir pour les lecteurs que ce propos intéresse :

l'auteur poursuit sa réflexion, avec A. Champeaux, dans un ouvrage intitulé *La force noire*, publié chez le même éditeur, consacré plus précisément à ces soldats africains qui ont servi la métropole, non sans tomber in fine dans la misère. Il y met là aussi en lumière « l'écart entre mythes et faits historiques ». Dans le présent ouvrage, É. Deroo envisage des situations identifiées comme spécifiquement françaises. Le dernier chapitre attire plus particulièrement l'attention sur les risques, souvent ambigus, que présente la coopération, différents de ceux suscités par la colonisation certes, mais néanmoins bien là. Et nous, Belges, pouvons-nous être tellement sûrs d'éviter ces comportements qu'il dénonce par un texte abondamment illustré en noir et en couleurs ? Sans doute vaudrait-il mieux ne pas nous donner trop vite bonne conscience à bon compte et apprendre d'abord à nous poser les bonnes questions...



ILBOUDO, Monique. *Le mal de peau : roman.* Paris : Le Serpent à plumes, 2001. (Motifs ; 123), 250 p. [Burkina Faso]

Une jeune métisse africaine, Cathy, arrive à Paris afin d'y poursuivre ses études et profiter de l'occasion pour retrouver son père. Elle est, en effet, la fille naturelle d'une Noire, violée par un Blanc, le commandant de la région où elle est née, à l'époque coloniale. Elle aura parfois bien du mal à faire accepter, en France, son statut de métisse née de père inconnu et à y faire admettre son souhait d'intégration. Mais elle verra sa quête momentanément servie par le hasard. Jusqu'au jour où le Destin la rattrape à la course...

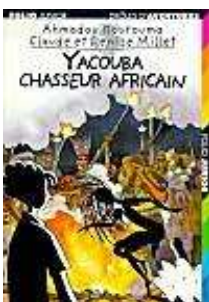
Monique Ilboudo, qui a fait ses études supérieures de juriste en France, nous propose ici une œuvre toute de sensibilité. Son observation du fonctionnement de la société est remarquable de finesse et procède manifestement d'une bonne connaissance des pratiques culturelles africaines, tout comme des comportements de la bourgeoisie occidentale. Un roman d'accès facile qui constitue une détente agréable, à recommander à des adolescentes à partir de 16 ans, mais que les adultes liront également avec plaisir, tant l'analyse est juste.



KESTELOOT, Lilyan. *Soundiata, l'enfant-lion : épopée.* Paris : Casterman, 1999. (Épopée), 107 p.

Dans le Mali du Moyen-Âge, un petit roi valeureux se cherche une seconde épouse. Le laideron qu'il se choisit sur les conseils d'un devin, lui donnera un fils, doué de pouvoirs peu communs. Au terme de nombreuses péripéties, Soundiata réussit à s'imposer à toutes les chefferies de la région à laquelle il impose une réforme politique d'une ampleur sans précédent. Le règne de Soundiata fut long et prospère de sorte qu'il a donné matière à de nombreux récits amendés puis transmis au fil du temps par des griots, espèces de troubadours africains dont l'influence sur la population est très large dans une région où la tradition orale se confond bien souvent avec l'Histoire. Et il se trouve aujourd'hui encore des auteurs pour recueillir ces récits et prendre plaisir à évoquer le souvenir de Soundiata.

Lilyan Kesteloot, critique littéraire et spécialiste de la littérature africaine, met ici sa plume au service de cette épopée qui se déroule dans une région qu'elle connaît fort bien. Consciente de ce que la tradition orale court le risque de ne pas résister à l'épreuve du temps — les cassettes sur lesquelles est enregistrée la « sagesse » des griots résistent mal aux conditions climatiques et les milieux financiers ne sont pas prêts à investir dans ce secteur culturel. C'est la raison pour laquelle elle recueille, des éléments de la tradition orale, à laquelle elle est fort sensible. Elle le fait en français, plutôt que dans les langues véhiculaires, et espère que cette mesure puisse ainsi contribuer à sauver le patrimoine oral africain. La version qui est présentée dans cette édition, est destinée à un public de jeunes qu'elle tiendra facilement en haleine. Un petit tableau généalogique présente la famille de Soundiata et facilite l'identification des personnages, une note de deux pages en fin de volume, resitue l'importance de la littérature orale en Afrique noire et de la légende de Soundiata en particulier et le rôle que remplissent les griots dans la transmission. Une carte schématique situe globalement le théâtre des faits mais reste, hélas, trop approximative pour donner une vue exacte du Mali et des régions limitrophes. Il n'en demeure pas moins que ce petit ouvrage est un outil idéal pour sensibiliser le public de jeunes aux problèmes spécifiques de la littérature africaine, évoqués plus haut.



KOUROUMA, Ahmadou. *Yacouba, chasseur africain : roman.* Paris : Gallimard jeunesse, 1998. (Folio junior ; 917. Drôles d'aventures), 96 p. [Côte d'Ivoire]

Mathieu, petit Lyonnais dont le père est Ivoirien, arrive à Abidjan où il est accueilli par sa tante. Il y revoit ses cousins et y fait la connaissance de Saly, une jeune adolescente, proche parente, recueillie par la famille. Comme le veut la tradition, il rend visite à l'aïeule, Mamie Aïssata. Il apprend que le père de Saly, Yacouba, tient à ce qu'elle se soumette aux rites d'initiation alors que la jeune fille n'y tient pas a priori. Mais Saly subit de telles pressions qu'elle finit par se laisser entraîner. C'est toutefois sans compter sur les ruses de Mamie Aïssata qui n'est pas du tout d'accord de laisser les siens courir les risques de ces rites barbares, dangereux pour la santé de ceux qui subissent les scarifications recommandées par la tradition.

Ce récit adressé aux jeunes, dû à la plume de l'un des plus célèbres auteurs ivoiriens, venu s'installer en France, lui a été dicté, de son propre aveu, par la nostalgie éprouvée pour le cadre de son enfance. C'est dire si cet ouvrage où tout est croqué sur le vif, est particulièrement bien documenté.

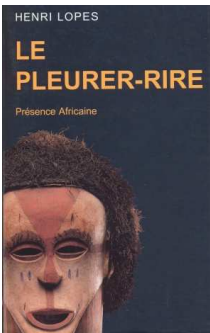
Le lecteur y découvre des pratiques fort éloignées des habitudes occidentales, mais y trouve de nombreuses explications de nature à mieux les comprendre. Ainsi il y perçoit plus particulièrement l'importance d'un chasseur comme Yacouba, à la fois sorcier et gardien des traditions, mais aussi guérisseur et sauveteur des collectivités locales, source tout à la fois de crainte et d'admiration. L'auteur y tient son jeune lecteur en haleine mais la tension du récit donne à celui-ci la possibilité de mieux comprendre l'enjeu des cérémonies initiatiques alors même que ces pratiques, peu respectueuses de l'intégrité du corps de l'individu, sont aujourd'hui dépassées... De nombreuses illustrations au trait contribuent à rendre le cadre familial au lecteur et accompagnent une multitude d'informations de nature à faire de cet ouvrage une lecture à recommander dès la fin des primaires. Une référence agréable, en tout cas, pour sensibiliser cette tranche d'âge à la différence culturelle. D'autres ouvrages, mais pour adultes, ceux-là, dus à Kourouma, que leur qualité rend incontournables, sont renseignés dans les sélections complémentaires.



LOOS, Pierre et BUCH, Pierre. *Congo : Itinéraire d'une passion [album de photos]*. Milan : 5 Continents Éditions ; Bruxelles : Buch Édition, 2007, 140 p.

Émile Muller (1891-1976), médecin belge originaire de Habay-la-Neuve, s'est rendu exercer la médecine au Congo belge entre 1923-1938. Il a très vite pu établir une véritable communication avec ses patients africains. Les photos noir et blanc qu'il a prises en guise de souvenirs, et qui font l'objet de cet album, témoignent avec une évidence éclatante, de cette réelle humanité, très éloignée des comportements habituellement affichés par les colonisateurs de l'époque.

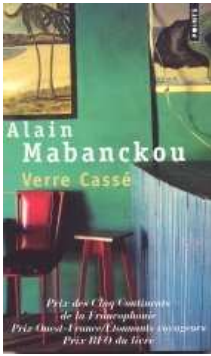
Pierre Loos a pu entrer en possession des clichés qui nécessitaient toutefois une restauration de qualité. Le matériau de base, médiocre, avait été fort sensible à la lumière et à l'humidité. Par ailleurs, Émile Muller, en photographe amateur, avait parfois réalisé des mises au point très délicates. Aidé de Pierre Buch, Pierre Loos a trié le millier de photos disponibles desquelles ils ont extrait les meilleures vues. Le résultat présenté dans l'album est manifestement à la hauteur de leur volonté et de leurs compétences : ils nous livrent un témoignage de premier plan, l'itinéraire d'une passion, celle d'Émile Muller, qui, par la qualité de son écoute et de sa disponibilité, a pu dépasser les clichés de l'époque. C'est là une disposition d'esprit remarquable qui n'est pas sans faire peser à celle de Gérard Adam, autre médecin belge, présent en Afrique après les indépendances, dans les années 70, auteur du roman *Un arbre blanc dans la forêt noire*, commenté dans cette sélection. Signalons enfin que les deux auteurs ont réalisé des agrandissements de ces photos sur papier d'art en vue de permettre l'organisation d'une exposition itinérante. Elle a commencé son parcours à la Galerie Ambre Congo à Bruxelles (Sablon), parmi un ensemble d'objets qui lui assurent un écrin de choix. Souhaitons-lui bon vent : c'est une expo à voir et même... à revoir !



LOPÈS, Henri. *Le pleurer-rire : roman*. Paris ; Dakar : Présence africaine, 2003, 371 p. [*Congo français*]

Roman publié en 1980, considéré comme un classique de la littérature africaine, cet ouvrage met en scène les rapports entre pouvoir et contre-pouvoir dans une république imaginaire dont Tonton Hannibal-Ideloy Bwakamabé Na Sakkadé, ancien baroudeur, est devenu président à la faveur d'un coup d'état.

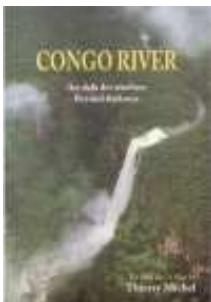
L'auteur, qui a lui-même occupé de hautes fonctions politiques, s'élève ici contre les défauts de la nouvelle société africaine, pourtant débarrassée du colonialisme. Il met en évidence la difficulté qu'ont les Africains, même ceux de la jeune génération, à assurer un gouvernement respectueux des droits de l'homme tant ils sont rapides à aller rechercher les responsabilités ailleurs. Il stigmatise les comportements qu'il estime inadéquats : refus de considérer la misère des petites gens, incapacité à s'intéresser au pouvoir sans l'accompagner de corruption, complicité de la population dans les dérapages des nouveaux systèmes, attrait effréné des jeunes élites pour l'Occident, etc. Des expressions imagées le traduisent dans le texte de manière très parlante, qui n'est pas étrangère au charme du roman : « Vous marchez sur le macadam européen, et la plante de vos pieds ignore le contact de notre boue ». H. Lopès enregistre les situations et croque des scènes pittoresques mais qui n'amuse qu'au premier abord. Car elles illustrent cet attrait de certains dirigeants africains pour le paraître clinquant qui les amène à disposer de la vie de leurs concitoyens de façon aberrante, ce qu'illustre bien ici la fin du capitaine Yabaka, exécuté comme traître, à l'issue d'un jugement très contestable. L'œuvre est complexe, haute en couleurs, mais toujours lucide. L'ironie, parfois désenchantée, voire même la dérision, alternent avec un humour qui peut se montrer corrosif. L'auteur y mêle les moments de grâce et de grivoiserie et passe d'un registre à l'autre avec une facilité étonnante qui peut déconcerter...



MABANCKOU, Alain. *Verre cassé : roman.* Paris : Éd. du Seuil, 2006. (Points, n° P1418), 247 p. [Congo français]

Le patron d'un bar minable, « Le crédit a voyagé », a remis à l'un de ses fidèles habitués, un pauvre hère qui répond au doux nom de « Verre cassé », un cahier dans lequel celui-ci a pour mission de consigner la mémoire du bar à titre privé, parce qu'il est réputé avoir une plume facile. Et le poivrot — car c'en est un — finit par prendre plaisir à sa tâche et donne libre cours à sa faconde naturelle qui se déverse généreusement, sans même qu'on la sollicite.

Ce cahier est un prétexte pour l'auteur à nous offrir un portrait de l'Afrique d'une rare truculence : il fait la part belle à une authentique jubilation que n'arrive pas à entacher la pointe de vulgarité, issue d'un déluge verbal toujours coloré. Ce récit à tendance épique n'est d'ailleurs pas sans faire penser aux aventures de certains héros de Rabelais. Mabanckou met en scène une bande de désœuvrés, plus paumés mais plus drôles les uns que les autres, qui gravitent autour de son héros. Il réalise de la sorte un tableau désopilant, inattendu, de l'Afrique avec ses compromissions cocasses sur des sujets qui n'en valent pas la peine (p. 17). Mais c'est aussi pour lui l'occasion de se « laisser aller » à de nombreux coups de griffes, soutenus par l'évocation d'une série de références culturelles (Zola, Senghor, Hanse, Barthes...) qu'il met à toutes les sauces, les sortant de leur contexte initial pour les plier à son propos, tant et si bien que le roman peut se lire à deux degrés avec un égal plaisir. L'évocation par « Verre cassé » de son parcours professionnel d'instituteur, à la fin de l'ouvrage, lui donne l'occasion de montrer le rôle inadéquat du gouvernement en la matière et lui fournit une opportunité supplémentaire de donner libre cours à son esprit critique. La façon dont le héros explique ce parcours et ses conséquences (p. 188 et sv.) est évidemment du plus haut comique, même si derrière l'humour omniprésent, voire même l'autodérision, l'on ne peut s'empêcher de percevoir un fond de désespérance. La boucle est finalement bouclée quand il en arrive à rappeler sa rencontre avec l'« Escargot entêté » qui le lance dans cette aventure « littéraire » au terme de laquelle c'est en fait le lecteur qui recueille le cahier de souvenirs à l'état brut, auquel le héros ne prétend plus retoucher (p. 239) : force est dès lors d'en accepter le désordre scriptural qui ignore tout des signes de ponctuation — seule la virgule y est présente —, des majuscules et, a fortiori, de la mise en page conventionnelle ! Voilà un ouvrage apparemment sans prétention mais le lecteur aurait bien tort de s'arrêter à cette seule allure qui masque la valeur d'une analyse très fine du fonctionnement de la société africaine. Car il est clair que, pour apprécier toute la richesse de l'inventivité, un bagage réel est indispensable.

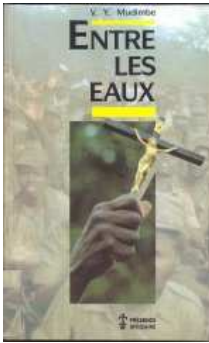


MICHEL, Thierry, et al. *Congo river.* Bruxelles : La Renaissance du livre, 2006. (Voyages intérieurs), 192 p. [Congo belge]

Les auteurs de cet ouvrage à l'allure d'album, un Belge et deux Congolais, dont l'écrivain André Lye Mudaba Yoka, l'un des deux commissaires du festival Yambi, relatent leur remontée du fleuve Congo, de son embouchure à sa source, à travers photos et textes. Ils ont navigué pendant six mois sur une distance de 4.374 km, à bord de barges, de pirogues, de canots, ainsi que de transports publics locaux pour se donner la possibilité de partager la vie de la population congolaise. Animé de l'envie de mieux comprendre, T. Michel est de la sorte parti en quête de l'intemporalité et de l'universalité de l'Afrique, pour aller à la rencontre de la population locale et découvrir le souvenir des personnages mythologiques, des explorateurs, des rois colonisateurs et des premiers dirigeants du pays.

Le sous-titre « Au-delà des ténèbres » traduit très clairement le souhait de T. Michel, cinéaste belge, auteur de nombreux documentaires dont la qualité a été reconnue sur le plan international, de rechercher les marques de l'identité congolaise. Le fleuve, en effet, apparaît beaucoup plus comme le trait d'union entre les gens que comme un facteur de division, surtout depuis qu'un accord de paix a permis la réunification du pays, puisque cette voie navigable représente le seul accès possible à de nombreuses régions. En remontant le fleuve Congo, l'auteur reste ancré dans la réalité tout en fondant sa démarche documentaire sur la déconstruction du mythe africain. Il ne cessera ensuite de rappeler au fur et à mesure des escales par des images d'archives coloniales (notamment des extraits des films de Gérard de Boe et d'André Cauvin), les dures réalités qui fondent le chaos actuel. Rien de complaisant donc dans cet ouvrage où les auteurs ne gommant aucun des aspects, même délicats, de leur observation critique, tant au degré du texte (pp. 37, 45, 49 et sv.) qu'au degré de l'image (pp. 31, 95, 104 et sv.). L'écriture, toujours claire et précise, donne envie de progresser pour en apprendre toujours plus. Si T. Michel qui a conduit ce travail de réflexion, fait manifestement œuvre utile en tentant de débarrasser notre imaginaire des fausses représentations édulcorées ou hypocrites, peut-être aurait-il pu de même prévoir une place aux efforts (louables ?) qu'a fait la Belgique pour reconnaître les plus grosses inadéquations de son comportement : la responsabilité dans l'assassinat de Lumumba — les commentaires restent à cet égard très courts dans le chap. 7 —, le retrait anticipé de l'armée belge du Rwanda en 1994, le manque de rapports critiques en matière de politique étrangère, entre autres. Le lecteur aurait tort de s'attendre au « beau » livre classique que l'on offre uniquement pour le plaisir de l'image. Mais Congo River est aussi (et avant tout ?) un film qui existe également en DVD, duquel sont d'ailleurs extraites les photos présentées dans l'ouvrage. Elles bénéficient d'une disposition originale, aérée, élégante : les aplats de dimensions diverses se superposent légèrement, ce qui permet à la mise en page, de jouer avec bonheur sur les contrastes offerts par la taille des formes graphiques qui n'utilisent qu'un nombre de couleurs limitées pour les dominantes : vert kaki, gris, tabac. Dommage que le rendu de certaines photos les enveloppe d'une brume qui contribue à en diminuer l'éclat... Le site électronique relatif à ce reportage

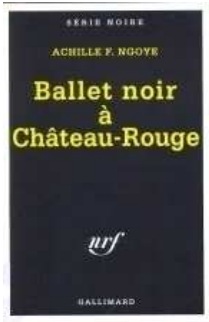
<http://www.congo-river.fr/site.html> présente notamment, outre des informations liées directement au film et à sa réalisation, un rappel précieux des grandes lignes de l'histoire du Congo depuis Stanley à Kabila et une fiche d'identité du fleuve Congo. De surcroît, une enseignante du Lycée Quinet à Paris y a renseigné des pistes pédagogiques pour exploiter la matière. Voici donc trois outils particulièrement indiqués pour inciter à découvrir ce gigantesque pays : ils devraient pouvoir favoriser l'interdisciplinarité au sein d'un corps professoral en raison des diverses facettes qu'ils illustrent et des échanges de vues qu'ils peuvent susciter (histoire, géographie, étude d'un milieu, etc.), ce qui ne devrait pas laisser indifférents, des professeurs du secondaire un tant soit peu motivés ! Par contre, le lecteur à la recherche d'une vue synthétique de la situation actuelle du Congo aura, tout intérêt à se pencher prioritairement sur l'ouvrage de M.-F. Cros et F. Misser, *Géopolitique du Congo (RDC)*, commenté ci-dessus.



MUDIMBE, Valentin-Yves. *Entre les eaux : roman.* Paris : Présence africaine, 1997, 189 p. Éd. originale : Paris : Présence africaine, 1973 [*Congo belge*]

Pierre Landu, jeune prêtre noir brillant, formé dans un séminaire italien, ne sait plus où il en est. Déçu par une Église qui paraît bien loin du message évangélique, et contre l'avis de ses supérieurs, il rejoint la guérilla marxiste dans son pays d'origine, sans pour autant renier son statut de prêtre au service du Christ. Mais il prend conscience que cet engagement politique ne comble pas non plus son attente...

L'ouvrage s'ouvre sur la crise de conscience du prêtre qui doute de la valeur de sa vocation, mais surtout de son utilité. C'est le début d'une longue quête d'authenticité, au cours de laquelle Pierre Landu cherche, avec une constance peu banale, à démêler le vrai du faux : qui est-il ? comment peut-il servir au mieux son pays dans une perspective chrétienne ? Littéralement imbibé par les repères de la culture classique occidentale — inutile de chercher à compter les allusions qui y sont faites ! —, le jeune prêtre africain n'a-t-il pas avant tout besoin de retrouver une forme d'identité ? Cette démarche incontestablement difficile pour un esprit aussi critique que le sien (voir p. 20, l'entrevue avec son supérieur), il l'accomplit à tâtons en essayant de se reconstruire un cadre qui dépasse l'analyse conventionnelle des rapports entre Église, colonisation et foi, pour pouvoir « travailler à rendre son pays plus humain » (p. 38). L'ouvrage présente le portrait superbe d'un prêtre aiguillonné par le doute tenace, propre à l'esprit lucide, naviguant entre des eaux souvent paradoxales, que son acuité intellectuelle condamne à errer, sans lui donner les moyens de jeter définitivement l'ancre. Ce cheminement est intéressant à un double titre : documentaire d'abord, car l'action du roman est vraisemblablement contemporaine de l'époque de sa publication, en 1973, et témoigne du regard d'un chrétien parfaitement conscient des ravages de la colonisation, mais également de l'incapacité du pays à s'autogérer valablement ; philosophique, ensuite, car la quête du jeune prêtre, où l'interrogation lancinante du présent, éclairée par certains épisodes du passé, ne laisse rien au hasard, atteint une telle acuité qu'elle met le doigt sur des interrogations fondamentales. Son propos revêt ainsi une forme d'universalité remarquable, qui ne pourra laisser le lecteur indifférent, pourvu qu'il soit sensible à pareil questionnement. Un texte qui, en raison de ces différentes caractéristiques, est sans doute moins directement accessible à tous, même s'il ne présente pas de difficulté de compréhension majeure.



NGOYE, Achille. *Ballet noir à Château-Rouge : roman.* Paris, Gallimard, 2001. (Série noire ; 2618), 241 p. [*Congo belge*]

Kalogun, sémillant quadragénaire noir, détective privé, est mandaté par le commandant Kafour du Groupe panafricain d'action et d'assistance, pour retrouver Djeli Diawara, un Malien immigré en France, sans titre de séjour légal, agrafé par la police et disparu dans le quartier de Château-Rouge depuis lors. Le détective s'attache également à retrouver le « col blanc » qui a refilé au Malien des papiers trafiqués à prix d'or. Mais la tâche s'avère d'autant plus difficile que cette magouille de documents administratifs est sans doute orchestrée par un « haut d'en haut ». L'enquête de Kalogun dérange. Très vite, une folie meurtrière sans précédent va s'abattre sur le quartier...

Pour qui connaît un tant soit peu Paris, le titre est explicite : le roman se situe dans le XVIII^e, le quartier noir de la capitale française, non loin de Montmartre, bien connu pour son côté truculent quoiqu'un peu glauque à l'occasion, où fleurissent les commerces illicites. Est-ce parce qu'il « circule » avec un bonheur non dissimulé dans ce quartier aux couleurs familières qu'A. Ngoye laisse la langue dans laquelle il écrit, filer en tous sens ? Anglicismes, africanismes, néologismes se bousculent et rythment une écriture volontiers chaotique qui n'hésite pas en outre à faire des emprunts réguliers à l'argot. Elle témoigne en tout cas d'une allégresse jubilatoire manifeste, mais elle est à ce point envahissante que le polar en devient parfois un tantinet fatigant à lire. Et ce n'est sans doute pas un hasard si un lexique des expressions africaines les plus courantes a été ajouté à la fin du roman ! Mais ce ton, souvent typique du genre policier populaire, n'est-il pas finalement aussi dans ce cas, le vecteur d'une forme de dérision qui permet à l'auteur de dénoncer des formes de complicité inacceptables, toujours avec le sourire — certes parfois grinçant — et de faire toucher du doigt par le lecteur, l'envers du décor de l'immigration. Il saisit toutes les occasions offertes par la trame de son roman pour remettre les pendules à l'heure, comme cette escarmouche entre le détective et un policier, en pp. 79-80, où l'auteur ne se prive pas d'opposer le regard africain et le regard occidental

sur l'Afrique. Une mise au point certes courte, mais drôlement bien typée. Ce roman n'en reste cependant pas moins un vrai roman policier, bien construit, qui tient le lecteur en haleine jusqu'au dernier paragraphe. A. Ngoye a du métier, c'est sûr. Ce n'est d'ailleurs pas sans raison qu'il est le premier auteur africain à avoir été publié dans la « Série noire » de l'éditeur Gallimard.



OYONO, Ferdinand. *Une vie de boy : roman.* Paris : Pocket, 2006, 185 p. Éd. originale : Paris : Julliard, 1956 [Cameroun]

Toundi Joseph Ondoua a trouvé refuge à Dangan, auprès du Père Gilbert qui lui apprend à lire et à écrire et en fait son boy. Toundi découvre le journal du prêtre et l'envie lui vient d'en tenir un également. Au décès inopiné de son « protecteur », il devient le boy du nouveau commandant de la petite société des colons du lieu, qu'il observe à loisir, mais devient également très vite le témoin des infidélités de son épouse. Bien que Toundi ne se livre à aucun commentaire, sa finesse ne peut échapper aux Blancs qui le rencontrent et son regard en dérange plus d'un. Son maître n'arrive plus à accepter de voir le boy au courant de ses déboires conjugaux et sa femme de ses incartades. Dès lors, Toundi est virtuellement condamné...

Lorsqu'il écrit ce roman à l'âge de 27 ans, trois ans avant l'indépendance du pays, l'auteur livre un témoignage accablant de ce qu'est la mentalité coloniale et illustre du même coup la légitimité de l'aspiration des Noirs à la liberté. Le fait pour lui de recourir à la forme du journal intime dénote une habileté réelle de sa part car il lui assure une pseudo distance critique qui lui permet de faire « passer » plus facilement une série d'observations extrêmement sévères, relatives aux habitudes de la petite société des colons, plus pétris de bonne conscience les uns que les autres — la première entrevue entre Toundi et le commandant, pp. 32-35, clôturée par cette expression « Je suis la chose qui obéit » en est un exemple manifeste. De surcroît, le fait de donner la parole à un jeune adolescent confère une forme d'ingénuité supplémentaire à une analyse très fine d'une série d'habitudes contestables (rafles dans les quartiers noirs, manques répétitifs de considération,...) et ne met que mieux en lumière la progression inéluctable du jeune boy vers sa fin prévisible, confirmée par cette terrible remarque de l'un de ses congénères : « Quand les Blancs ont juré d'avoir quelqu'un de nous, ils l'ont toujours... » (p 184). Même Salvain, l'instituteur, qui tente une expérience pédagogique positive (p. 50-51), a du mal à se libérer des préjugés partout présents. Impossible de ne pas comparer l'attitude peu professionnelle du médecin blanc, en fin de récit, avec celle, si humaine, dont témoignent à suffisance les photos du Dr Émile Muller, légèrement antérieures, présentées dans l'ouvrage *Congo : itinéraire d'un passionné*, commenté ci-dessus. Aujourd'hui encore, ce récit qui se lit facilement, accessible dès la fin des humanités, n'a rien perdu de son intérêt et permet de faire prendre conscience à quel point nombre de comportements d'une population à l'égard d'une autre sont parfois déplacés, même si les contextes ont changé : certains des échanges décrits par Oyono sont-ils tellement éloignés de ceux rapportés par P. Tshibanda dans son récit publié en 1999 ou de ceux relatés par les journalistes dans le cadre du traitement des problèmes d'immigration ? Pas si sûr...

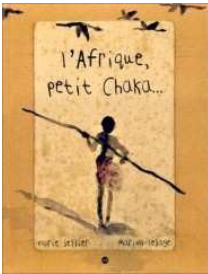


RIVA, Silvia. *Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa : version française actualisée.* Paris : L'Harmattan, 2006. (L'Afrique au cœur des lettres), 421 p.

Le titre de l'ouvrage est suffisamment explicite pour donner au lecteur une première indication sur le contenu de ce volume et la date de 2006 est là pour confirmer le caractère « nouveau » de cette histoire, fruit d'une recherche commencée au début des années 90. L'auteur propose ainsi un vaste panorama de la production littéraire congolaise des origines à nos jours, d'autant plus précieux qu'il est suivi d'une très large bibliographie (une soixantaine de pages) reprenant une grande majorité de titres par genre. Un index des noms de personnes et une table des matières explicite complètent l'ensemble.

Ce panorama est l'un des premiers ouvrages du genre, qui, en suivant l'axe chronologique, couvre de manière systématique la production littéraire au Congo. Il est sous-tendu par une grande richesse d'information — l'auteur a pris la peine de se documenter, ainsi qu'en témoigne le nombre de notes en bas de page —, ainsi que par une analyse où domine une honnêteté intellectuelle manifeste, qui évite à l'auteur de tomber dans la complaisance ou, à l'inverse, dans un élitisme de mauvais aloi : S. Riva commente, illustre, voire hiérarchise, avec le souci manifeste de débusquer chez les écrivains, la qualité de la réflexion en priorité. Elle s'attache plus particulièrement au roman, aux récits et aux nouvelles, commence par rappeler le retard de développement accusé par la littérature congolaise et en donne une série de raisons — sévères pour les autorités coloniales belges — qui paraissent tout à fait pertinentes. Dans la foulée, elle cherche à mettre en évidence la façon dont les écrivains perçoivent leur pays d'origine, l'écart entre celui-ci et l'Europe et la manière d'exprimer ce décalage. Le commentaire reste objectif et non dénué d'une finesse appréciable. Si l'auteur doit bien constater que la production littéraire congolaise s'inscrit dans un cadre aux contours assez flous, il n'en demeure pas moins que son analyse méthodique et approfondie, mais néanmoins fort claire, contribue à mieux la faire connaître du tout public. Son étude ne devrait toutefois pas manquer de retenir également l'attention des spécialistes, en raison du caractère précis et fouillé de la synthèse originale qu'elle propose. Elle réussit d'ailleurs un véritable tour de force, celui d'éviter de noyer le lecteur sous un flot de références inconnues ; bien au contraire, la limpidité des commentaires qu'elle leur réserve, lui donne paradoxalement l'envie de découvrir des textes dont, la plupart du temps, il n'a pas (encore) entendu parler. Ce faisant, elle montre la diversité d'une littérature qu'il était sans

doute bien loin d'imaginer... Le lecteur intéressé par la description des contextes, qui souhaite découvrir des extraits plus larges que ceux reproduits, peut imaginer de se livrer à une navette entre cette étude-ci et l'anthologie de A. Tshitungu Kongolo, présentée ci-après, tant les deux ouvrages semblent complémentaires



SELLIER, Marie. *L'Afrique, petit Chaka. : album.* Paris : Réunion des musées nationaux, 2003, 44 p.

Chaka, un petit Africain, interroge, comme seuls les enfants savent le faire, Papa Dembo, son grand-père, sur son cadre de vie. Chaque double page est une évocation en soi qui se développe à la manière d'un petit conte, dont les derniers mots amorcent le suivant. L'appel à des comparaisons simples, issues du contexte ambiant, contribue à créer un climat serein où domine la sagesse de l'« Ancien » qui se contente de ce qu'il a et en est heureux.

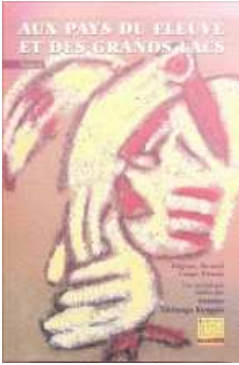
Le texte témoigne de tout le travail de mémoire intergénérationnel, où l'on voit un grand-père « passer » ses souvenirs et la qualité de vie y associée, à son petit-fils, lui permettant ainsi de se construire en prenant appui sur la palette de son expérience, parée d'une aura quelque peu magique. Les images qu'utilise Papa Dembo, sont soutenues par de très beaux dessins aquarellés, enrichis de pastel, dans des dominantes de bruns et de bistre qu'éclaircit des nuances de beiges, de rouges et de gris, réalisés sur des papiers de texture variée. Ils sont accompagnés par la reproduction d'une série d'œuvres d'art africain, toutes issues du Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, situé en plein Paris. A la fin de l'histoire, une double page reprend l'ensemble des objets présentés et les situe sur une carte de l'Afrique en fonction de leur pays d'origine. L'album, dans un accord heureux entre fiction et aspect documentaire, incite à la découverte d'un autre univers culturel et facilite l'accès à la compréhension de pratiques différentes, issues de la vie quotidienne. L'ouvrage, très riche, offre aussi de très nombreuses possibilités d'activités, de lecture, de compréhension, d'exploitation dans des écrits divers, d'initiation à l'art, et est de nature à faciliter des apprentissages sur un mode ludique : pensons notamment à ces mots de vocabulaire un peu particuliers, tous empruntés au champ lexical attaché à la vie en Afrique, qu'il est possible de manipuler de diverses manières... Un album pour les plus jeunes, certes, à partir du début des primaires — et même avant, si l'animateur adapte le propos — mais auquel les adultes pourront aussi prendre beaucoup de plaisir, pour peu qu'ils soient sensibles à cette présentation dépouillée, toute en finesse. A noter qu'en Belgique, le Musée royal d'Afrique centrale, situé Leuvensesteenweg 13, à 3080 Tervuren (tél. 02 769 52 11), dispose de collections très riches et organise des expositions temporaires fort intéressantes, destinées à « stimuler une réflexion critique sur l'Afrique du passé et celle d'aujourd'hui, à travers des programmes interactifs, éducatifs et culturels ». Il accueille régulièrement les groupes les plus divers (y compris des excursions scolaires) dans un cadre de jardins bien agréable. Son site <http://www.africamuseum.be/museum> donne des informations bien utiles au visiteur potentiel.



TSHIBANDA, Pie Wamuela Bujitu. *Un fou noir au pays des Blancs : récit.* Bruxelles : Le Grand Miroir, 2006, 123 p. Éd. originale : Bruxelles : B. Gilson, 1999. [*Congo belge*]

Une épuration ethnique au Katanga, dirigée contre les intellectuels Kasaiens, soupçonnés de vouloir s'emparer du pouvoir, amène l'un d'eux, un certain Masikini, journaliste à la plume acérée, devenu gênant, à tenter l'émigration vers la Belgique et à y demander l'asile politique. Mais à peine arrivé, la situation lui paraît beaucoup moins rose qu'il ne l'imaginait. Et malgré ses atouts, il doit, d'entrée de jeu, prendre conscience de la différence culturelle à laquelle il va sans cesse être confronté...

Pie Tshibanda, a été de ceux que la disgrâce a atteinte et qui a dû quitter brusquement son milieu d'origine. Il raconte dans ce récit son parcours de demandeur d'asile, long de plusieurs années, avec un humour qui oscille entre saveur et férocité, mais aussi avec une bonne dose d'autodérision. Psychologue de formation, l'auteur est rompu à l'observation des comportements humains et ses compétences lui valent de mettre en lumière, de manière parfois cocasse, les dysfonctionnements qu'il constate à tous niveaux. Et il s'en prive encore moins dans le spectacle issu du récit, qui tourne depuis 1999 et revient ponctuellement sur l'une ou l'autre scène. Il stigmatise le côté ubuesque et inacceptable de certaines situations qu'il rencontre en Belgique à la faveur de sa demande de régularisation mais pointe également l'écart avec le ressenti africain, parfois curieux. Les quelques traits à l'aide desquels il brosse le tableau d'une certaine Afrique sont dignes des documentaires les plus intéressants (pp. 8-9, 26-28, 38, 83-91, ...). Il se livre régulièrement à des remarques qui prennent rapidement l'allure d'aphorismes, de sorte qu'une forme de sagesse semble se dégager de cette œuvre présentée aux Belges comme un miroir. Seul petit bémol : lorsque l'auteur aborde la difficulté d'intégration, en p. 82, à laquelle le pouvoir politique belge n'est certainement pas assez sensible — à quand donc les véritables projets d'encadrement « éducatif » à moyen et à long terme ? —, et qu'il regrette le manque de possibilités offertes dans ce domaine aux étrangers, ne perd-il pas de vue que cette adaptation au pays d'accueil doit être le fruit d'une relation bilatérale, ainsi que le souligne Amin Maalouf dans son très bel ouvrage, *Les identités meurtrières* : « Le pays d'accueil n'est ni une page blanche, ni une page achevée, c'est une page en train de s'écrire » et de s'écrire à quatre mains, poursuit-il plus loin. N'est-ce pas là un paramètre négligé aussi par beaucoup d'animateurs ? Et pourtant, l'auteur ne donne-t-il pas l'exemple d'un étranger qui se démène pour bénéficier de cet accueil auquel il aspire ? Ce récit n'en reste pas moins une très belle leçon d'humanité, tonique, mais toute en finesse, qui nous invite à revoir nos comportements stéréotypés, à dépasser notre peur de la différence pour entrer en contact avec l'Autre. A recommander sans retenue...



TSHITUNGU KONGOLO, Antoine. *Aux pays du fleuve et des grands lacs : chocs et rencontres des cultures : de 1885 à nos jours.* Bruxelles : Archives et Musée de la littérature, 2000. (Documents pour l'histoire des francophonies ; 3), 446 p.

Le titre de cette anthologie, pour poétique qu'il soit, ne rend pas tout à fait hommage à l'ampleur de son contenu : l'auteur y a rassemblé une très large sélection de textes d'écrivains belges qui ont été d'une manière ou d'une autre en contact avec l'Afrique centrale, ainsi que des écrits d'auteurs issus du Congo, du Rwanda et du Burundi, trois pays qui furent sous la tutelle coloniale belge. Il y croise les regards des uns et des autres qui vont ainsi témoigner d'un véritable choc des cultures, dont certaines traces sont toujours visibles aujourd'hui dans les comportements et les mentalités. L'ambition de l'auteur de l'anthologie n'est ni plus ni moins de décloisonner les perceptions que nous pouvons avoir de chacun des corpus considéré isolément. Signalons, en fin de volume, la présence de riches annexes (une centaine de pages), notamment composées de notices biobibliographiques critiques et d'un lexique précieux pour comprendre les termes parfois un peu particuliers présents dans les extraits. La table des matières très détaillée facilite la recherche et la prise de conscience du positionnement des extraits dans l'ouvrage.

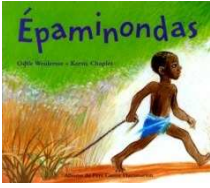
La partie centrale de l'ouvrage est divisée en trois parties d'importance inégale, désignée par une expression emblématique : « A l'heure des conquêtes » et « De la terre mythique aux emblèmes urbains ». La troisième, « Chocs et confrontations », est organisée en huit thématiques distinctes qui sont autant de facettes pour apprécier la richesse de la production et le sens dont elle témoigne. Les extraits présentés dans le volume, le sont avec des repères chronologiques et thématiques. Chaque subdivision est introduite par un large commentaire de l'auteur de l'anthologie qui attire l'attention du lecteur sur les particularités des textes présentés, de sorte que la confrontation des idées y prend encore plus de relief et contribue à installer une réflexion salutaire. Comme des textes de certains auteurs sont présentés à plusieurs reprises dans l'ouvrage, un index des noms aurait sans doute été utile pour éviter de manquer une occurrence. Ce recueil n'en contribue pas moins à faire connaître des auteurs que l'on ne connaissait pas, même du côté belge, des facettes de la production d'un auteur que l'on ignorait complètement, voire des textes jamais abordés par des lecteurs belges. A ce titre, il s'avère être un outil de première main, surtout pour des animateurs ou des enseignants, mais aussi, bien sûr, pour n'importe quel lecteur curieux, soucieux d'emprunter des chemins moins fréquentés !



WABÉRI, Abdourahman A. *Aux États-Unis d'Afrique : roman.* Paris : J.-C. Lattès, 2006, 232 p. [Djibouti]

La fédération des États-Unis d'Afrique est plus prospère que jamais. A un point tel qu'elle attire nombre de candidats réfugiés, en provenance d'Europe et d'Amérique dont la situation économique est désastreuse. Yacouba, charpentier caucasien d'origine suisse est l'un de ceux qui cherche à fuir ces terres ingrates pour se rendre dans l'opulente Érythrée dont la capitale, Asmara, abrite la Banque mondiale. Maya, elle, originaire de Normandie, a été recueillie, puis adoptée par Docteur Papa, alors qu'il participait à une mission humanitaire en Europe. Les chemins des deux personnages vont se croiser : Yacouba a été retrouvé mort dans une impasse. Ce crime manifeste, que la police ne cherche même pas élucider, laisse Maya très ébranlée : dans cette Érythrée si florissante, tout n'est donc pas si rose ?

Original, ce roman l'est à coup sûr, ne serait-ce qu'en raison de l'interversion cocasse des situations occidentales et africaines de nature à provoquer la réflexion. L'auteur accrédite son regard en présentant des fausses-vraies nouvelles qui passent très naturellement dans le cours du récit. « Ezra Mapanza, l'homme qui a marché le premier sur la Lune » vole ainsi la vedette à Neil Armstrong ; le prix Nobel de la Paix, devient le prix Arafat de la Paix, etc. Et il n'hésite pas à égratigner allègrement au passage des personnalités connues : Nelson Mandela, « tout juste remarquable par sa chemise chatoyante » n'y échappe pas plus que d'autres. Ce gigantesque paradoxe sert donc de toile de fond au roman, alimentée de surcroît par une autodérision certaine. Car l'auteur brosse un tableau de l'Afrique qui, s'il apparaît idéal, n'est cependant pas idyllique. Quelques très belles vérités sont énoncées simplement, comme des évidences, mais elle sont, hélas, noyées dans un déluge de mots et d'images qui leur fait précisément perdre ce caractère d'évidence innée, tout comme il fait parfois perdre le fil du récit. Une certaine forme d'érudition nuit sans aucun doute aussi à la clarté de l'intrigue, déjà malmenée par des adaptations variées, malgré les fréquents clins d'œil adressés au lecteur qui aura très vite compris quelles marques vise Wabéri lorsqu'il parle des boissons gazeuses Africola et PapeSy, d'un sachet de Neguscafé ou d'un canapé de chez Nka ! L'intention est certes belle — surtout si on la rapproche de celle qui animait le combat acharné de François-Xavier Verschave en faveur de l'Afrique, à qui il rend hommage dans sa dédicace. Mais le propos (trop ?) foisonnant, voire parfois farfelu, dessert. Et c'est sans doute vraiment fort dommage...



WEULERSSE, Odile. *Épaminondas* : album. Paris : Père Castor-Flammarion, 1999, 23 p.

Épaminondas est un charmant petit Africain qui vit dans un village de savane avec sa mère. Celle-ci l'engage à aller chaque semaine aider, dans un village voisin, sa marraine, affligée d'un excès de poids qui l'empêche d'aller remplir ses jarres au puits. Épaminondas lui prête donc volontiers son concours et, pour le remercier, elle lui offre un petit présent que le gamin cherche à ramener chez lui. Mais distrait, celui-ci ne prend pas garde à la nature du cadeau, de sorte qu'au bout de quelques kilomètres à pied, l'objet ne ressemble plus à grand-chose, au grand désappointement de sa mère, dépitée de voir son peu de bon sens.

Parce que, dans cet album, l'auteur mettait en scène un gamin à la peau noire, quelque peu tête en l'air, certains lecteurs ont cru pouvoir y déceler une inspiration colonialiste. Pourtant, à y regarder de plus près, *Épaminondas*, qui est d'ailleurs un conte traditionnel africain que l'auteur se borne à faire « revivre », n'est-il pas tout simplement une espèce de version africaine des *Malheurs de Sophie* ? Nulle trace dans cet ouvrage d'un conflit entre les mentalités occidentale ou africaine, comme le lecteur peut en percevoir dans *Tintin au Congo*. Non, il s'agit de l'évolution d'un garçonnet qui doit, comme beaucoup d'autres enfants, apprendre à utiliser son bon sens, sa réflexion, ainsi que le lui fera très justement remarquer le sorcier à la fin de l'histoire. Un lecteur un peu critique ne devrait pas manquer d'observer, de surcroît, que les bêtises d'Épaminondas sont sans doute aussi dues à un manque de clarté ou de précision dans les consignes données par les adultes, quand ce ne sont pas carrément des conseils inappropriés, pour un petit garçon distrait, surtout ceux de la marraine. Les situations cocasses qui en découlent et qui donnent matière à de navrantes répétitions, ont donc en fait une double source. Mais elles font aussi ressortir des particularités de la vie quotidienne dans un village africain et sont mises en relief par un dessin très « nature », réalisé au pastel dans des couleurs chaudes. Une façon pour les enfants de se familiariser avec un cadre de vie différent du leur et pour les adultes, de réfléchir aux paramètres éducatifs indispensables au développement harmonieux de l'enfant, qu'il soit occidental ou... africain !

Anne-Louise BOUTE
Chef de bureau-Bibliothécaire